

17. L'HUMOUR

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

Qu'il soit une vertu pourra surprendre. Mais c'est que tout sérieux est coupable, portant sur soi. L'humour nous en préserve, et, outre le plaisir qu'on y prend, est estimé pour cela.

Si « le sérieux désigne la situation intermédiaire d'un homme équidistant entre désespoir et futilité », comme dit joliment Jankélévitch^[1], il faut observer que l'humour, au contraire, opte résolument pour les deux extrêmes. « Politesse du désespoir », disait Vian, et la futilité peut en faire partie. Il est impoli de se donner l'air important. Il est ridicule de se prendre au sérieux. Manquer d'humour, c'est manquer d'humilité, c'est manquer de lucidité, c'est manquer de légèreté, c'est être trop plein de soi, trop dupe de soi, c'est être trop sévère ou trop agressif, c'est manquer par là, presque toujours, de générosité, de douceur, de miséricorde... Trop de sérieux, même dans la vertu, a quelque chose de suspect et d'inquiétant : il doit y avoir quelque illusion ou quelque fanatisme là-dessous... C'est vertu qui se croit, et qui en manque par là.

N'exagérons pas pourtant l'importance de l'humour. Un salaud peut en avoir ; un héros peut en manquer. Mais cela est vrai, nous l'avons vu, de la plupart des vertus, et ne prouve rien contre l'humour sinon, ce qui est bien clair, qu'il ne prouve rien. Mais s'il voulait prouver, serait-il encore de l'humour ? Vertu annexe, si l'on veut, ou composite, vertu légère, vertu inessentielle, drôle de vertu, en un sens, puisqu'elle se moque de la morale, puisqu'elle se contente d'être drôle, mais grande qualité, mais précieuse qualité, dont un homme de bien peut manquer, certes, mais non pas sans que cela atteigne en quelque chose l'estime, même morale, que nous avons pour lui. Un saint sans humour est un triste saint. Et un sage sans humour,

serait-ce seulement un sage ? L'esprit est ce qui se moque de tout, disait Alain ^[2], et c'est en quoi l'humour fait partie, de plein droit, de l'esprit.

Cela n'interdit pas le sérieux, pour ce qui concerne autrui, nos obligations à son égard, nos engagements, nos responsabilités, voire pour ce qui concerne la conduite de notre propre existence. Mais cela interdit d'en être dupe ou trop satisfait. Vanité des vanités : il n'a manqué à l'Ecclésiaste qu'un peu d'humour pour dire l'essentiel. Un peu d'humour, un peu d'amour : un peu de joie. Même sans raison, même contre la raison. Entre désespoir et futilité, il arrive que la vertu soit moins dans un juste milieu que dans la capacité d'embrasser, dans un même regard ou dans un même sourire, l'un et l'autre de ces deux extrêmes, entre lesquels nous vivons, entre lesquels nous évoluons, et qui se rejoignent dans l'humour. Qu'est-ce qui n'est pas désespérant, pour un regard lucide ? Et qu'est-ce qui n'est pas futile, pour un regard désespéré ? Cela n'interdit pas d'en rire, et même c'est le mieux sans doute que nous puissions faire. Que vaudrait l'amour, sans la joie ? Que vaudrait la joie, sans l'humour ?

Tout ce qui n'est pas tragique est dérisoire. Voilà ce qu'enseigne la lucidité. Et l'humour ajoute, dans un sourire, que ce n'est pas tragique...

Vérité de l'humour. La situation est désespérée, mais pas grave.

La tradition oppose le rire de Démocrite aux larmes d'Héraclite : « Démocrite et Héraclite, se souvient Montaigne, ont été deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortait en public qu'avec un visage moqueur et riant ; Héraclite, ayant pitié et compassion de cette même condition nôtre, en portait le visage continuellement attristé, et les yeux chargés de larmes... » ^[3] Et certes ce ne sont pas les raisons qui manquent de rire ou de pleurer. Mais quelle attitude vaut mieux ? Le réel ne tranche pas, qui ne rit ni ne pleure. Cela ne veut pas dire qu'on ait le choix, ou cela ne veut pas dire, du moins, que ce choix dépende de nous. Je dirais plutôt qu'il nous constitue, qu'il nous traverse, rire ou larmes, rire et larmes, que nous oscillons entre ces deux pôles, les uns penchant plutôt vers celui-ci, les autres plutôt vers celui-là... Mélancolie contre gaieté ? Ce n'est pas si simple. Montaigne, qui avait ses moments de tristesse, d'accablement, de dégoût, n'en préfère pas moins Démocrite : « J'aime mieux la première humeur, explique-t-il, non parce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais parce qu'elle est plus dédaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'autre ; et il me semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite. » ^[4] En pleurer ? Ce serait se prendre trop au sérieux ! Mieux vaut en rire : « Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ni tant de malice comme de sottise. [...] Notre propre et péculière condition est autant ridicule que

risible. »^[5] A quoi bon se lamenter pour si peu (pour ce peu que nous sommes) ? A quoi bon se haïr (« ce qu'on hait, on le prend à cœur »^[6]), quand il suffit de rire ?

Mais il y a rire et rire, et il faut distinguer ici l'humour de l'ironie. L'ironie n'est pas une vertu, c'est une arme — tournée, presque toujours, contre autrui. C'est le rire mauvais, sarcastique, destructeur, le rire de la moquerie, celui qui blesse, celui qui peut tuer, c'est le rire auquel Spinoza renonce (« *non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere* »^[7]), c'est le rire de la haine, c'est le rire du combat. Utile ? Pardi, quand il le faut ! Quelle arme qui ne le soit ? Mais aucune arme n'est la paix, aucune ironie n'est l'humour. Le langage peut tromper. Nos humoristes, comme on dit, ou comme ils disent, ne sont souvent que des ironistes, que des satiristes, et certes il en faut. Mais les meilleurs mêlent les deux genres : ainsi Bedos, plutôt ironiste quand il parle de la droite, plutôt humoriste quand il parle de la gauche, pur humoriste quand il parle de lui-même, et de nous tous. Quelle tristesse, si l'on ne pouvait rire que *contre* ! Et quel sérieux, si l'on ne savait rire que des autres ! L'ironie est cela même : c'est un rire qui se prend au sérieux, c'est un rire qui se moque, mais point de soi, c'est un rire, et l'expression est bien révélatrice, qui *se paye la tête d'autrui*. Se retourne-t-elle contre le moi (c'est ce qu'on appelle l'autodérision), qu'elle reste extérieure et néfaste. L'ironie méprise, accuse, condamne... Elle se prend au sérieux, et ne suspecte que le sérieux *de l'autre* — quitte, comme l'a bien vu Kierkegaard, à « parler de soi comme d'un tiers »^[8]. Cela brisa, ou brida, plus d'un grand esprit. Humilité ? Non pas. Comme il faut se prendre au sérieux, au contraire, pour se moquer des autres ! Comme il faut être orgueilleux, même, pour se mépriser ! L'ironie est ce sérieux, aux yeux de quoi tout est ridicule. L'ironie est cette petitesse, aux yeux de quoi tout est petit.

Rilke avait donné le remède : « Gagnez les profondeurs : l'ironie n'y descend pas. »^[9] Ce ne serait pas vrai de l'humour, et c'est une première différence. La seconde, la plus significative, tient à la réflexivité de l'humour, à son intériorité, à ce qu'on voudrait appeler son immanence. L'ironie rit de l'autre (ou du moi, dans l'autodérision, comme d'un autre) ; l'humour rit de soi, ou de l'autre comme de soi-même, et s'inclut toujours, en tout cas, dans le non-sens qu'il instaure ou dévoile. Non que l'humoriste ne prenne rien au sérieux (humour n'est pas frivolité). Simplement il refuse de se prendre lui-même, ou son rire, ou son angoisse, au sérieux. L'ironie cherche à se faire valoir, comme dit Kierkegaard^[10] ; l'humour, à s'abolir. Il ne saurait être permanent ni s'ériger en système, ou bien ce n'est qu'une défense comme une autre et ce n'est plus de l'humour. Notre époque le pervertit, à force de le célébrer. Quoi de plus triste que de le cultiver pour lui-même ? d'en faire un moyen de séduction ? un monument à la gloire du narcissisme ? En faire un métier passe encore, il faut Bien gagner sa vie. Mais une religion ? Mais une

prétention ? C'est trahir l'humour, et en manquer.

Quand il est fidèle à soi, l'humour mène plutôt à l'humilité. Pas d'orgueil sans esprit de sérieux, ni d'esprit de sérieux, au fond, sans orgueil. L'humour atteint celui-ci en brisant celui-là. C'est en quoi il est essentiel à l'humour d'être réflexif ou, à tout le moins, de s'englober dans le rire qu'il entraîne ou le sourire, même amer, qu'il suscite. C'est moins une question de contenu que d'état d'esprit. La même formule, ou la même plaisanterie, peut changer de nature, selon la disposition de qui l'énonce : ce qui sera ironie chez l'un, qui s'en excepte, pourra être humour chez un autre, qui s'y inclut. Aristophane fait de l'ironie, dans *Les nuées*, quand il se moque de Socrate. Mais Socrate (grand ironiste par ailleurs) fait preuve d'humour quand, assistant à la représentation, il rit de bon cœur avec les autres^[11]. Les deux registres peuvent bien sûr se mêler, au point d'être indissociables, indiscernables, si ce n'est, et encore, par le ton ou le contexte. Ainsi quand Groucho Marx déclare superbement : « J'ai passé une excellente soirée, mais ce n'était pas celle-ci. » S'il le dit à la maîtresse de maison, après une soirée ratée, ce sera plutôt de l'ironie. S'il le dit au public, à la fin de l'un de ses spectacles, ce sera plutôt de l'humour. Mais il peut s'y ajouter de l'humour, dans le premier cas, si Groucho Marx prend sa part de responsabilité dans l'échec de la soirée, comme de l'ironie dans le second, si le public, cela arrive, manquait par trop de talent... On peut plaisanter sur tout : sur l'échec, sur la guerre, sur la mort, sur l'amour, sur la maladie, sur la torture... Encore faut-il que ce rire ajoute un peu de joie, un peu de douceur ou de légèreté à la misère du monde, et non davantage de haine, de souffrance ou de mépris. On peut rire de tout, mais pas n'importe comment. Une histoire juive ne sera jamais humoristique dans la bouche d'un antisémite. Le rire n'est pas tout, et n'excuse rien. Au reste, s'agissant de maux qu'on peut empêcher ou combattre, il serait évidemment coupable de se contenter de plaisanter. L'humour ne tient pas lieu d'action, et l'insensibilité, concernant la souffrance d'autrui, est une faute. Mais il serait coupable aussi, dans l'action ou l'inaction, de prendre trop au sérieux ses propres bons sentiments, ses propres angoisses, ses propres révoltes, ses propres vertus. Lucidité bien ordonnée commence par soi-même. De là l'humour, qui peut faire rire de tout à condition de rire d'abord de soi.

« La seule chose que je regrette, dit Woody Allen, c'est de n'être pas quelqu'un d'autre. » Mais par là aussi, il l'accepte. L'humour est une conduite de deuil (il s'agit d'accepter cela même qui nous fait souffrir), ce qui le distingue à nouveau de l'ironie, qui serait plutôt assassine. L'ironie blesse ; l'humour guérit. L'ironie peut tuer ; l'humour aide à vivre. L'ironie veut dominer ; l'humour libère. L'ironie est impitoyable ; l'humour est miséricordieux. L'ironie est humiliante ; l'humour est humble.

Mais l'humour n'est pas seulement au service de l'humilité. Il vaut aussi par lui-même : il transmute la tristesse en joie (donc la haine en amour ou en miséricorde, dirait Spinoza), la désillusion en comique, le désespoir en gaieté... Il désamorce le sérieux, mais aussi, et par là même, la haine, la colère, le ressentiment, le fanatisme, l'esprit de système, la mortification, et jusqu'à l'ironie. Rire de soi d'abord, mais sans haine. Ou de tout, mais en tant seulement qu'on en fait partie, et qu'on l'accepte. L'ironie dit non (souvent en feignant de dire oui) ; l'humour dit oui, oui malgré tout, oui quand même, y compris à tout ce que l'humoriste, en tant qu'individu, est incapable d'accepter. Duplicité ? Presque toujours, dans l'ironie (pas d'ironie sans feinte, sans une part de mauvaise foi) ; presque jamais dans l'humour (un humour de mauvaise foi, serait-ce encore de l'humour ?) ^[12]. Plutôt ambivalence, plutôt contradiction, plutôt déchirure, mais assumées, mais acceptées, mais surmontées en quelque chose. C'est Pierre Desproges annonçant son cancer : « Plus cancéreux que moi, tu meurs ! » C'est Woody Allen mettant en scène ses angoisses, ses échecs, ses symptômes... C'est Pierre Dac confronté à la condition humaine : « A l'éternelle triple question toujours demeurée sans réponse : “Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?”, je réponds : “En ce qui me concerne personnellement, je suis moi, je viens de chez moi et j'y retourne.” » J'ai remarqué ailleurs qu'il n'y avait pas de philosophie comique ^[13] : c'est une limite pour le rire sans doute (il ne saurait tenir lieu de pensée) ; mais c'en est une aussi pour la philosophie : elle ne tient pas lieu de rire, ni de joie, ni même de sagesse. Tristesse des systèmes, sérieux écrasant du concept, quand il se croit ! Un peu d'humour en préserve, comme on voit chez Montaigne, comme on voit chez Hume, comme on ne voit ni chez Kant ni chez Hegel. J'ai cité déjà la fameuse formule de Spinoza : « Ne pas railler, ne pas déplorer, ne pas maudire, mais comprendre. » ^[14] Oui. Mais s'il n'y a rien à comprendre ? Reste à rire — non pas *contre* (ironie), mais *de*, mais *avec*, mais *dans* (humour). Nous sommes embarqués, et il n'y a pas de bateau : mieux vaut en rire qu'en pleurer. C'est la sagesse de Shakespeare, celle de Montaigne, et c'est la même, et c'est la vraie.

« Triomphe du narcissisme », écrit bizarrement Freud ^[15]. Mais pour constater aussitôt que c'est aux dépens du moi lui-même, remis à sa place, en quelque sorte, par le sur-moi ^[16]. Triomphe du narcissisme (puisque le moi « s'affirme victorieusement » ^[17] et finit par jouir de cela même qui l'offense, et qu'il surmonte), mais sur le narcissisme ! « Triomphe du principe de plaisir », écrit encore Freud ^[18]. Mais qui n'est possible qu'à la condition d'accepter, fût-ce pour en rire, la réalité telle qu'elle est, telle qu'elle demeure. « L'humour semble dire : “Regarde ! voilà le monde qui te semble si dangereux ! Un jeu d'enfant ! le mieux est donc de plaisanter !” » ^[19] Le « démenti à la réalité », comme dit Freud, ^[20] n'est humoristique qu'à la condition de se démentir lui-même (sans quoi ce ne serait plus

humour mais folie, plus démenti mais démente), qu'à la condition, donc, de reconnaître cette réalité dont il plaisante, qu'il surmonte ou dont il se joue. Ainsi ce condamné à mort qu'on mène à la potence un lundi, et qui s'écrie : « Voilà une semaine qui commence bien ! » ^[21] Il y a du courage dans l'humour, de la grandeur, de la générosité. Le moi y est comme libéré de lui-même. « L'humour a non seulement quelque chose de libérateur, remarque Freud, mais encore quelque chose de sublime et d'élevé » ^[22], par quoi il diffère d'autres formes de comique ^[23] et touche, en effet, à la vertu.

Cela distingue à nouveau fortement l'humour de l'ironie, qui abaisse plutôt, qui n'est jamais sublime, qui n'est jamais généreuse. « L'ironie est une manifestation de l'avarice, écrit Bobin, une crispation de l'intelligence serrant les dents plutôt que de lâcher un seul mot de louange. L'humour, à l'inverse, est une manifestation de la générosité : sourire de ce qu'on aime, c'est l'aimer deux fois plus. » ^[24] Deux fois plus ? Je ne sais. Disons que c'est l'aimer mieux, avec davantage de légèreté, davantage d'esprit, davantage de liberté. L'ironie, au contraire, ne sait guère que haïr, critiquer, mépriser. Dominique Noguez force un peu le trait, mais indique la bonne direction, quand il résume l'opposition de l'humour et de l'ironie dans ces quelques lignes, et surtout dans la formule qui les clôt : « L'humour et l'ironie reposent identiquement sur une non-coïncidence du langage et de la réalité, mais ici ressentie affectueusement comme un salut fraternel à la chose ou à la personne désignée, et là comme, au contraire, la manifestation d'une opposition scandalisée, méprisante ou haineuse. Humour, c'est amour ; ironie, c'est mépris. » ^[25] Il n'y a pas d'humour, en tout cas, sans un minimum de sympathie, et c'est ce qu'avait vu Kierkegaard : « Justement parce que l'humour recèle toujours une douleur cachée, il comporte aussi une sympathie dont l'ironie est dépourvue... » ^[26] Sympathie dans la douleur, sympathie dans la dérélition, sympathie dans la fragilité, dans l'angoisse, dans la vanité, dans l'insignifiance universelle de tout... L'humour a à voir avec l'absurde, avec le *nonsense*, comme disent les anglophones, avec le désespoir. Non, bien sûr, qu'un propos absurde soit toujours drôle, ni même (si l'on entend par absurde quelque chose qui ne signifie rien) qu'il puisse l'être. On ne peut rire, au contraire, que du sens. Mais tout sens, inversement, n'est pas drôle, et la plupart évidemment ne le sont pas. Le rire ne naît ni du sens ni du non-sens : il naît du passage de l'un à l'autre. Il y a humour quand le sens vacille, quand il se montre en train de s'abolir, dans le geste évanescent (mais comme suspendu en l'air, comme saisi en vol par le rire) de sa présentation-disparition. Par exemple quand Groucho Marx, auscultant un malade, déclare : « Ou ma montre est arrêtée, ou cet homme est mort. » Cela signifie quelque chose, bien sûr, ce n'est drôle, même, que parce que cela a du sens. Mais le sens que cela a n'est ni possible (si ce n'est abstraitement) ni plausible : le sens s'abolit dans l'instant même où il se

donne, ou plutôt ne se donne (car s'il était entièrement aboli nous ne ririons pas) qu'en *train de s'abolir*. L'humour est un tremblement de sens, un vacillement de sens, parfois une explosion de sens, bref toujours un mouvement, un processus, mais concentré, ramassé, qui peut d'ailleurs rester plus ou moins proche de son origine (le sérieux du sens) ou au contraire s'approcher davantage de son débouché naturel (l'absurdité du non-sens), et accentuer par là, comme chacun peut l'observer, telle ou telle de ses infinies nuances ou modulations. Mais toujours, me semble-t-il, l'humour sera dans l'entre-deux, dans ce brusque mouvement (saisi en cours de route, comme figé dans l'instant) entre sens et non-sens. Trop de sens, ce n'est pas encore de l'humour (ce sera souvent de l'ironie) ; trop peu, ce n'en est plus (ce n'est plus que de l'absurde). On retrouve ici un juste milieu quasi aristotélicien : l'humour n'est ni le sérieux (pour qui tout fait sens) ni la frivolité (pour qui rien n'en a). Mais c'est un juste milieu instable, ou équivoque, ou contradictoire, qui dévoile ce qu'il y a de frivole dans tout sérieux, et de sérieux dans toute frivolité. L'homme d'humour, dirait Aristote, rit comme il faut (ni trop ni trop peu), quand il faut, et de ce dont il faut... Mais l'humour seul en décide, qui peut rire de tout, y compris d'Aristote, y compris du juste milieu, y compris de l'humour...

On rira d'autant mieux, ou l'humour sera d'autant plus profond, que le sens touchera des zones plus importantes de notre vie, ou entraînera avec lui, ou fera vaciller, des pans plus vastes de nos significations, de nos croyances, de nos valeurs, de nos illusions, disons de notre sérieux. Parfois c'est la pensée qui semble implorer, par exemple quand Lichtenberg évoque son fameux « couteau sans lame auquel manque le manche ». D'autres fois c'est la vanité de telle ou telle ambition contemporaine, par exemple celle de la vitesse, dans un champ particulier, par exemple celui des méthodes dites de lecture rapide : « J'ai lu tout *Guerre et paix* en vingt minutes, raconte Woody Allen : ça parle de la Russie. » D'autre fois encore c'est le sens même de nos conduites ou réactions qui entre en jeu, qui est comme fragilisé ou remis en cause, brouillant nos valeurs, nos repères, nos prétentions... Woody Allen encore : « Je porte toujours une épée sur moi pour me défendre. En cas d'attaque, j'appuie sur le pommeau, et l'épée se transforme en canne blanche. Alors on vient à mon secours. » On remarquera que, dans ce dernier exemple, il y a moins passage du sens au non-sens que d'un sens (la mâle assurance de l'épée : voilà un homme prêt à se battre) à un autre sens (la ruse un peu lâche de la canne blanche). Mais ce passage d'un sens à l'autre, et du plus estimable au plus ridicule, les fragilise l'un et l'autre, et donne raison par là, au moins virtuellement, au non-sens. D'autres fois encore (les exemples qui suivent sont tous empruntés à Woody Allen), c'est l'angoisse qui s'exprime, mais absurdement, et qui en est comme exorcisée ou mise à distance : « Bien que je n'aie pas peur de la mort, j'aime mieux être ailleurs quand ça se produira. » Ou bien ce sont nos sentiments qui sont

relativisés, ou qui se relativisent les uns les autres : « Est-il meilleur d'aimer ou d'être aimé ? Ni l'un ni l'autre si notre taux de cholestérol excède 5,35. » D'autre fois enfin (*enfin*, parce que je vais m'arrêter, mais on pourrait continuer bien sûr à l'infini : toujours il y a du sens à remettre en cause, toujours du sérieux à éloigner), d'autres fois, donc, et pour finir, ce sont nos espérances qui dévoilent ce qu'elles ont de problématique (« l'éternité c'est long, surtout vers la fin »), de sordide (« Si seulement Dieu voulait m'adresser un signe de son existence... S'il me déposait un bon paquet de fric dans une banque suisse, par exemple ! »), ou d'improbable (« Non seulement Dieu n'existe pas, mais essayez de trouver un plombier pendant le week-end ! »)... J'ai suivi ici Woody Allen, à tout seigneur tout honneur. Freud, qui n'eut pas la chance de le connaître, l'aurait apprécié, je crois, lui qui aimait à évoquer cette publicité que faisait une agence américaine de Pompes funèbres : « A quoi bon vivre, quand on peut se faire enterrer pour dix dollars ? »^[27] Il y ajoutait ce commentaire : « Dès qu'on s'interroge sur le sens et la valeur de la vie, on est malade, car ni l'un ni l'autre n'existent objectivement... »^[28] C'est ce que l'humour manifeste, et dont il s'amuse au lieu de pleurer.

Cela rejoint à nouveau Kierkegaard : « Fatigué du temps et de sa succession sans fin, l'humoriste s'en détache d'un saut et trouve un soulagement humoristique à constater l'absurde. »^[29] Mais c'était moins, pour Kierkegaard, la vérité de l'humour que sa « falsification », sa « rétractation » ou « révocation »^[30], par quoi l'humour trahit sa vocation vraie, qui est de mener de l'éthique au religieux^[31], d'être ainsi « le dernier stade de l'existence intérieure avant la foi »^[32], d'être même, comme disait Kierkegaard, l'*incognito* de la religiosité dans l'éthique, tout comme l'ironie était l'*incognito* de l'éthique dans l'esthétique^[33] ! Je n'en crois rien, bien sûr. S'il est vrai que l'humour met en cause le sérieux de l'éthique, le relativise, le suspecte, s'amuse de sa vanité, de ses prétentions, etc., il met en cause tout aussi bien le sérieux de l'esthète, quand sérieux il y a (chez le snob, chez l'homme à femmes...), ou celui, plus fréquent, plus essentiel, de l'homme religieux. Rire de l'éthique au nom d'un sens supérieur (par exemple au nom de la foi), ce ne serait pas de l'humour, ce serait de l'ironie. L'humour rira plutôt de l'éthique (ou de l'esthétique, ou de la religion...) au nom d'un sens inférieur, donc (tendanciellement) au nom du non-sens ou, simplement, de la vérité. Par exemple ceci, qui est de Pierre Desproges : « Le Seigneur a dit : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." Personnellement, je préfère moi-même, mais je ne ferai pas entrer mes opinions personnelles dans ce débat. » Ou cela, qui est de Woody Allen : « Toujours obsédé par l'idée de la mort, je médite constamment. Je ne cesse de me demander s'il existe une vie ultérieure, et s'il y en a une, peut-on m'y faire la monnaie de vingt dollars ? » Il n'y a que la vérité qui soit drôle, en tout cas qui soit humoristique, qui puisse l'être, et c'est pourquoi le non-sens, si souvent, nous amuse : parce que rien

n'est vrai, dans le sens, que par le sérieux que nous y mettons, que l'humour ne supprime pas (puisque'on ne peut plaisanter toujours, puisque'on ne doit, puisque l'humour suppose, pour en rire, que le sens soit en quelque chose maintenu), mais qu'il relativise, qu'il allège, qu'il met à distance, qu'il fragilise heureusement, vis-à-vis de quoi enfin il nous libère (puisque'on peut plaisanter de tout) sans l'abolir (puisque l'humour laisse le réel inchangé, et puisque nos désirs, nos croyances, nos illusions en font partie). L'humour est une désillusion joyeuse. C'est en quoi il est doublement vertueux, ou peut l'être : comme désillusion, il touche à la lucidité (donc à la bonne foi) ; comme joie, il touche à l'amour, et à tout.

L'esprit, répétons-le avec Alain, se moque de tout. Quand il se moque de ce qu'il déteste ou méprise, c'est de l'ironie. Quand il se moque de ce qu'il aime ou estime, c'est de l'humour. Ce que j'aime le plus, ce que j'estime le plus facilement ? « Moi-même », comme disait Desproges. Cela dit assez la grandeur de l'humour, et sa rareté. Comment ne serait-ce pas une vertu ?

-
- [1] *Traité des vertus*, II, 1, chap. 4 (« L'humilité et la modestie »), p. 338 de l'Ed. Champs-Flammarion, 1986.
- [2] Cf *supra*, chap. 16, p. 274 et n. 48.
- [3] Montaigne (qui s'appuie ici sur Juvénal), *Essais*, I, 50, p. 303 de l'éd. Villey-Saulnier. Voir aussi la note de Villey, *ad loc*, t. 2, p. 1261.
- [4] *Ibid.*
- [5] *Ibid.*, p. 303-304.
- [6] *Ibid.*, p. 304.
- [7] *Traité politique*, I, 4 : « Ne pas rire [c'est-à-dire ici ne pas tourner en dérision, ne pas railler], ne pas pleurer, ne pas détester, mais comprendre. » Dans l'*Éthique*, le rire et la plaisanterie sont au contraire salués comme « une pure joie » ; mais c'est qu'il s'agit d'un autre rire, expressément distingué de la raillerie (*Éthique*, IV, scolie de la prop. 45 ; voir aussi le *Court traité*, II, chap. 11, § 1 et 2, Bibl. de la Pléiade, p. 116-117).
- [8] *Post-scriptum définitif et non scientifique aux Miettes philosophiques*, VII, 493 (p. 189 de la trad. Tisseau, *Œuvres complètes*, t. XI, Ed. de l'Orante, Paris, 1977). Sur l'humour et l'ironie, voir aussi ce que j'écrivais dans *Vivre*, chap. 5, p. 193-198.
- [9] *Lettre à un jeune poète*, 2, trad. franç., p. 320 du t. 1 des *Œuvres*, Seuil, 1966.
- [10] *Op. cit.*, VII, 544, p. 235 de la trad. Tisseau ; voir aussi la note de la p. 234).
- [11] Comme le remarque Theodor Lipps, cité par Luigi Pirandello, *L'humour et autres essais*, trad. franç., Paris, Ed. Michel de Maule, 1988, p. 31.
- [12] Cf. L. Pirandello, *op. cit.*, spécialement p. 13 : « L'ironie, en tant que figure rhétorique, suppose une feinte qui est absolument contraire à la nature de l'humour authentique. Elle implique, cette figure rhétorique, une contradiction, mais fictive, entre ce qu'on dit et ce qu'on veut faire comprendre. La contradiction de l'humour, en revanche, n'est jamais fictive, mais essentielle... »

- [3] « L'illusion, la vérité et la moquette de Woody Allen », *Valeur et vérité*, PUF, 1994, p. 16.
- [4] *Traité politique*, I, 4 (trad. P.-F. Moreau, que je condense).
- [5] *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Appendice, « L'humour », trad. franç., Gallimard, « Idées », 1981, p. 402.
- [6] *Ibid.*, p. 405. Voir aussi p. 408.
- [7] *Ibid.*, p. 402.
- [8] *Ibid.*, p. 402-403.
- [9] *Ibid.*, p. 408.
- [0] *Ibid.*, p. 403.
- [1] C'est l'exemple que donne Freud, *op. cit.*, p. 385 et 399.
- [2] *Ibid.*, p. 402.
- [3] *Ibid.*
- [4] *L'éloignement du monde*, Paris, Lettres vives, 1993, p. 50-51.
- [5] D. Noguez, dans son excellent article sur la Structure du langage humoristique, *Revue d'esthétique*, 1969, t. 22, p. 37 à 54 (p. 51-52 pour le passage cité). Voir aussi R. Escarpit, *L'humour*, coll. « Que sais-je ? », rééd. PUF, 1972, p. 114 à 117, ainsi que V. Jankélévitch, *L'ironie*, chap. III, § 4, rééd. Champs-Flammarion, 1991, p. 171-172. L'usage, remarque Jankélévitch, « donne au mot "humour" une nuance de gentillesse et d'affectueuse bonhomie qu'il refuse parfois à l'ironiste. Il y a, dans l'ironie cinglante, une certaine malveillance et comme une roserie amère qui excluent l'indulgence ; l'ironie est quelquefois fielleuse, méprisante et agressive. L'humour, au contraire, n'est pas sans la sympathie. C'est vraiment le "sourire de la raison", non le reproche ni le dur sarcasme. Alors que l'ironie misanthrope garde par rapport aux hommes l'attitude polémique, l'humour compatit avec la chose plaisantée ; il est secrètement complice du ridicule, se sent de connivence avec lui... » Le même individu, répétons-le, peut bien sûr mêler l'humour et l'ironie, mais les deux choses n'en demeurent pas moins différentes. C'est ce que souligne L. Pirandello, *op. cit.*, p. 15 : « De l'ironie, même quand elle est utilisée à des fins bénéfiques, on ne peut dissocier l'idée de quelque chose de *persifleur* et d'*acerve*. Or, persifleurs et acerve, des écrivains indubitablement humoristiques peuvent assurément l'être, mais leur humour ne consiste pas dans cet acerve persiflage. »
- [6] *Post-scriptum...*, VII, 544, p. 235 de la trad. Tisseau.
- [7] Freud, Lettre à Marie Bonaparte, du 13 août 1937 (« *Why live, if you can be buried for ten dollars ?* »), citée par A. de Mijolla, *Les mots de Freud*, Hachette, 1982, p. 236. Les citations de Woody Allen sont empruntées à ses *Opus 1* et 2, trad. franç., rééd. Seuil, coll. « Point virgule », 1985 et 1986.
- [8] *Ibid.*
- [9] *Op. cit.*, VII, 279, p. 272 de la trad. Tisseau, t. X (d'après la trad., qui me paraît ici plus heureuse, de P. Petit, Gallimard, rééd. 1989, coll. « Tel », p. 195).
- [0] *Ibid.*, et VII, 544-546, t. XI, p. 235-237 de la trad. Tisseau (p. 374-375 de la trad. Petit).
- [1] *Op. cit.*, VII, 492 sq., p. 188 et s. de la trad. Tisseau, t. XI (p. 339 et s. de la trad. Petit).
- [2] *Ibid.*, VII, 278, p. 271 de la trad. Tisseau (t. X), p. 195 de la trad. Petit.

3] *Ibid.*, VII, 490-512, p. 187-207 (trad. Tisseau, t. XI) ou 338-352 (trad. Petit).